

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 25 Mai 1861

No. 20.

SOMMAIRE.—Poésie : Les Fleurs.—Chronique —Discours sur le R. P. Lacordaire, par M. B. Sempé.—Les Soirées Canadiennes : Fillet au Massacre, par M. T. C. Taché.—Enigme.

POÉSIE.

LES FLEURS.

RONDE.

Par les fleurs, les fleurs, les fleurs
La terre
Soit notre gloire !
Chantons leurs mille couleurs :
Chantons : " Vivent les fleurs ! "

D'abord, nous célébrons la Rose
Et son parfum délicieux.
Naissante encore ou fraîche éclosée,
Toujours elle charme nos yeux.
Des fleurs elle est la Reine :
Par elle commençons.
A votre Souveraine,
Fleurs, offrez vos chansons !
Par les fleurs, etc.

Aimable Lis, touchante image
De la céleste pureté,
Avec toi la Rose partage
Les honneurs de la royauté.
Formez toujours sur terre
Des liens si charmants :
Soyez de ce parterre
Les plus beaux ornements.
Par les fleurs, etc.

Voyez ce Soleil dont la tête
Semble vouloir toucher aux cieux :
Souvent l'orage et la tempête
Courbent son front audacieux.
Mais l'humble Violette,
Dans son lit de gazon,
Jamais ne s'inquiète
S'il tonne à l'horizon.
Par les fleurs, etc.

Belles-de-jour, voici l'aurore :
Entr'ouvrez vos naissantes fleurs.
Belles-de-nuit, ce soir encore
J'espère admirer vos couleurs.
Entrelacez vos branches
Jasmins et Seringas !
Embaumez-nous, Peivenches,
Œillets et Résédas !
Par les fleurs, etc.

Fleuris toujours, douce Pensée,
Charmant miroir du souvenir ;
Reste l'image ineffacée
De ceux que nous devons chérir.
Après de toi respire
Cette fleur qui, tout bas,
Semble vouloir nous dire
" Oh ! ne m'oubliez pas ! "
Par les fleurs, etc.

Et vous, qui respirez la guerre,
Fleurs des héros, vaillants Lauriers,
Venez orner notre parterre :
Venez aussi beaux Grenadiers !
Fleurs de nos demoiselles,
Marguerite, oranger,
Au nombre des plus belles
Accourrez vous ranger !
Par les fleurs, etc.

Jolis enfants à tête blonde,
Cueillez Bluets et Boutons-d'or,
Vos mains de la terre féconde
N'épuiseront pas le trésor.
Cueillez la tibéreuse
Et le volubilis :
Laissez la scabiense
Et les tristes Soucis !
Par les fleurs, etc.

Vivez chaudement dans nos serres,
Iacintes et camélias ;
Héliotropes et glycères,
Myrtes, pivoines, dahlias !
Sur la rive fleurie
Iris, charmez nos yeux.
Rampez dans la prairie,
Liserons gracieux.
Par les fleurs, etc.

Mais combien d'autres fleurs encore
Se recommandent à nos chants !
Chaque minute en voit éclore
Dans nos jardins et dans nos champs.
Qu'un chanteur plus habile
Redise leurs beautés !
Célèbre-les, Delille,
Dans tes vers enchantés !
Par les fleurs, etc.

Toutes les fleurs sont à Marie
Courons en orner son autel,
Et de notre Mère chérie
Couronnons le front immortel.
A la Rose mystique,
Rose, offre tes couleurs,
Que ton pouvoir abdiqne :
Elle est Reine des fleurs !
Par les fleurs, etc.

L. G., Grenadier de la garde impériale.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE : Aveuglement des esprits.—Etat du Royaume de Naples.—Le droit d'asile à Rome.—La Pologne.—La guerre aux Etats-Unis.

Depuis un siècle, les événements qui se sont succédés, ont été assez graves pour laisser une impression profonde, et leur caractère est tel qu'il semblerait devoir en résulter un salutaire enseignement pour l'avenir. Et cependant, à considérer l'ensemble des faits actuels, il paraît que le monde n'a rien appris de ce qui s'est passé, ou que du moins il a déjà tout oublié.

On a vu depuis le siècle dernier, les mauvaises doctrines à l'œuvre et leurs terribles conséquences ; que de désastres depuis ce temps-là, que d'existences moissonnées, que de sang répandu sans profit et sans gloire, que de trésors dissipés, que de vérités et de bons principes ruinés par la base, que de traditions et d'usages salutaires déracinés et jetés au vent, quels terribles châtimens infligés au monde !

Alors les esprits les plus légers et les plus insoucians ont tremblé, les mains suppliantes se sont élevées vers le ciel, on a bien vu qu'il fallait recourir à une puissance supérieure longtemps méconnue ; mais le calme s'est fait, l'orage s'est apaisé, des années de tranquillité sont revenues sur le globe, et voilà que déjà l'on retourne aux voies mauvaises, aux entreprises funestes du temps passé, et que l'on veut essayer de nouveau des expériences impies et révolutionnaires. Quelles en seront les conséquences ; hélas ! nous n'avons pas à attendre pour en voir l'effet ; déjà l'anarchie règne au nouveau centre du foyer révolutionnaire, et les premiers auteurs du bouleversement en Italie sont menacés d'en être aussi les premières victimes.

Les mêmes causes amèneront forcément les mêmes effets, et si ce n'est à titre de leçon évidemment inutile, au moins à titre de châtement.

Ceci rappelle le sujet de fable donné par le *Duc de la Rochefoucault* à Lafontaine et que celui-ci rima ainsi :

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois, sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère,
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité.
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt. Je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?
Dispersés par quelque orage,

A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.

Tout le Royaume de Naples est dans l'anarchie la plus complète, les campagnes sont soulevées contre les nouveaux gouvernants, et prétendent n'avoir été consultées en aucune manière.

Dans les villes, les partisans de M. de Cavour et ceux de Garibaldi se livrent une lutte acharnée, et l'on trouve merveilleux à Naples lorsqu'on parvient à passer une journée entière sans qu'il y ait une insurrection à comprimer, une manifestation à réprimer ou quelque assassinat à punir. Voilà donc ce qu'a produit le nouveau régime de liberté depuis qu'il dure : quelques mois seulement ont passé, et cependant en ce court laps de temps, il y a eu plus d'atrocités commises, plus de vols accomplis, plus de dilapidations opérées, qu'on n'en pourrait compter sous le régime de l'ancien *absolutisme* en plusieurs siècles.

Faites donc des révolutions sous prétexte d'arriver à un régime meilleur, vous en voyez l'issue, ce qui n'empêchera pas le fléau de s'étendre encore ; il n'a pas encore porté ses derniers coups.

Les nouvelles de Rome montrent une tranquillité constante dans le cœur du Souverain-Pontife ; le Roi de Naples s'est décidé à prolonger indéfiniment son séjour dans la Ville Eternelle, et comme des Puissances Etrangères s'en étaient inquiétées, il a été répondu par la Chancellerie Romaine que Rome avait toujours été l'asile des Exilés, et en particulier des Familles Souveraines déchues.

C'est là que furent accueillis les Stuarts, et il n'y a pas longtemps que presque tous les membres de la Famille Bonaparte y étaient réunis ; quels égards n'eurent pas les Souverains Pontifes pour le Cardinal Fesch, pour la Mère et pour les Sœurs de l'Empereur Napoléon ; à tout cela il n'y a rien à répondre, et il serait aussi injuste qu'imprudent de fermer un asile, où bien d'autres têtes couronnées, actuellement dans la gloire et la puissance, peuvent être obligées plus tard d'aller chercher, elles-mêmes, un abri.

La Pologne est toujours dans le même triste état ; il est expressément interdit de témoigner la moindre sympathie ni le moindre souvenir pour les victimes des derniers massacres. Il est défendu expressément de se promener en habits de deuil, il est même défendu d'avoir l'air triste ; et quoiqu'on en ait, un air gai est seul bien vu par les respectables membres de la police impériale.

Beaucoup de journaux désapprouvent la conduite du gouverneur Gortchakof ; c'est lui qui est la cause de tout le soulèvement par une sévérité intempestive. Combien d'années d'épreuves faudra-t-il à ce malheureux pays pour obtenir sa délivrance ; combien de victimes

seront-elles nécessaires pour obtenir le salut de leur peuple ! L'avenir cache cette solution, mais tous les cœurs généreux la désirent en Europe.

L'état de guerre continue dans les Etats-Unis, mais jusqu'ici on ne signale aucune collision sérieuse. Un journal a rappelé tout ce que les anciennes guerres avaient coûté à l'Europe en particulier, depuis deux siècles ; la guerre d'Italie a dévoré deux milliards, l'expédition de Crimée plus du double, l'Europe pour lutter contre la France, depuis la révolution de 89 jusqu'en 1815, a dépensé 29 milliards, et après avoir énuméré toutes ces dépenses énormes, le journal conclue en assurant que si la guerre des Etats n'est pas aussitôt apaisée, elle peut dévorer des sommes bien plus considérables encore, sans compter les sources de richesses qu'elle tarira pour jamais.

Cela peut être vrai, mais il est certain que, dans cette lutte, il y a à compter avec d'autres plaies qu'avec les plaies d'argent.

Un détail curieux nous est arrivé ces jours-ci par le journal de Chicago, l'*Observateur* : la guerre était prévue depuis longtemps, mais la dernière chose à laquelle on a pensé, c'est l'organisation d'une administration militaire.

On a donc des soldats, des armes, des munitions, mais on n'a pas d'employés organisés pour pourvoir à leur subsistance, ce qui est cependant si important pour la discipline et le bon ordre des troupes, et aussi pour les intérêts du trésor public.

Or, dès à présent c'est un gaspillage abominable, et il faudrait peu de mois d'un pareil état de choses pour dévorer toutes les ressources du Nord.

L'intendant général à Washington a, dit-on, signé un contrat avec un spéculateur de l'Illinois, en vertu duquel celui-ci fournira au gouvernement, pour les besoins de l'armée, 20,000 bœufs vivants, au prix de 8½ la livre, poids brut.

Si chaque bœuf pèse 800 livres ; le total sera donc de 16 millions de livres qui seront payées au poids brut \$1,360,000 piastres. Or, suivant les cours actuels de l'Ouest, on peut se procurer les 20,000 bœufs au prix moyen de 3 cents la livre, poids brut ; en tout, 600,000 piastres ; donc, le fournisseur réalisera \$760,000. On ne peut pas aller bien loin avec un pareil système d'administration, qui fera la fortune de quelques particuliers, mais aux dépens du salut commun.

Il faut des hommes dévoués et expérimentés pour présider aux achats et à l'inspection de la qualité des denrées ; il faut une direction extrêmement vigilante pour que les vivres soient journellement envoyés et en quantité suffisante, à tous les points indiqués par les mouvements des troupes.

Enfin, il faut que cette administration se rende un compte exact et sévère de la distribution, et qu'elle soit

elle-même sous un contrôle efficace, mais est-il bien facile de trouver de pareils hommes ?

DISCOURS SUR LE R. P. LACORDAIRE,

Prononcé par M. E. SERRÉ, dans la salle du Cabinet Paroissial, le 10 janvier 1861.

MESSIEURS, — En prenant pour sujet de cette lecture l'Orateur le plus éloquent peut-être de la chaire catholique, depuis que Bossuet ne rend plus d'oracles, que Fénelon dort dans sa mémoire harmonieuse et que Bourdaloue ne parle plus en présence des rois, j'ai cru faire un choix digne de l'auditoire distingué qui se presse d'habitude dans ce temple des lettres.

Ce grand Orateur est une gloire de l'Eglise et de la France. L'Eglise et la France ! c'est plus qu'il n'en faut, je le sais, pour obtenir vos sympathies, et réveiller en vous de filiales affections.

Je n'ai pas la ridicule pensée de juger le prédicateur chrétien dans la partie théologique de son œuvre. Mon respect pour le dogme, le juste sentiment de mon incompétence absolue m'imposent le silence.

Ce n'est pas non plus une biographie entière et proprement dite que je viens vous exposer, car on ne peut raconter la vie d'un homme dont la tombe est encore vierge.

Reste donc le côté littéraire et oratoire qu'il nous est permis d'analyser. Mais comment traduire cette voix de l'âme, ce geste sublime, cette émotion qui tenait en suspens des milliers d'auditeurs, arrachait des larmes aux sceptiques, donnait la vie au marbre et ramenait sous le ciel bleu de l'espérance des incrédules à cheveux blancs ? Comment redire ces frissonnements de terreur, ou ces tressaillements d'ineffable joie que produisait, dans les consciences, sa parole, tantôt vibrante comme un éclat de foudre, tantôt suave et mélodieuse comme un cantique du ciel ?

Messieurs, certains sentiments s'éprouvent, mais ne peuvent s'exprimer.

Un premier regard jeté sur l'immensité de l'Océan, le jour d'une première communion, la mort d'une mère, gravent dans le cœur des souvenirs et des impressions que l'on y sent respirer toujours, mais que la parole est impuissante à reproduire. Demandez à un homme ce qu'il a éprouvé en face de ces trois événements ; il vous répondra : j'ai admiré, j'ai été heureux, j'ai souffert ; mais, ni sa plume, ni sa voix, ne pourront vous en dire davantage. Demandez-moi ce que m'a fait ressentir l'éloquence du Père Lacordaire, je vous répondrai : j'ai tressailli, souvent des pleurs ont mouillé mes yeux, je me sentais vers Dieu des élans inconnus ; parfois même, certains mouvements de l'Orateur nous soulevaient à demi sur nos bancs où nous retombions ravis d'admiration. Ne me demandez pas d'analyser, de définir ou de redire ces magiques impressions. Comme le fleuve qui se précipite sans retour dans les profondeurs de la mer, elles tombent dans le cœur, cette autre mer que nous portons en nous-mêmes ; mais de même que la mer garde les fleuves, ainsi le cœur, après avoir savouré ces impressions, les enferme dans ses replis où elles palpitent toujours, mais où elles ne peuvent plus s'épancher.

Je me bornerai donc à une courte notice sur le Prédicateur et à quelques paroles sur les caractères de son éloquence, cherchant à vous la révéler, moins par mes appréciations personnelles, que par des extraits de ces magnifiques discours, connus sous le nom, à jamais illustre et populaire, de *Conférences de Notre-Dame*.

Jean-Baptiste-Henry Lacordaire est né, le 12 mai 1802, dans un village de Bourgogne. " On ne saurait croire, écrivait-il plus tard, combien je suis content de n'être pas né dans une ville." Son père était un médecin distingué. Son bisaïeul paternel fut lui-même médecin-chimiste, ami du botaniste de Jussieu. Ce fut lui qui, en 1743, lorsque Louis XV allait faire le siège de Metz, eut l'honneur de lui offrir des ananas de ses propres serres. Le père du Dominicain épousa la fille d'un avocat au Parlement de Bourgogne. Il mourut fort jeune et laissa veuve avec quatre enfants.

Mère chrétienne, d'une piété simple et forte, d'un caractère noble et judicieux, Madame Lacordaire donna à ses quatre fils une éducation solide et religieuse.

Henry Lacordaire fut amené à Dijon dès l'âge de quatre ans. "Il semble, dit un biographe, que dès ses plus tendres années, il eut comme une sorte de pressentiment de sa destinée d'Orateur chrétien. On se souvient de l'avoir vu, à l'âge de huit ans, lire à haute voix, aux passants, les sermons de Bourdaloue, imitant, à une tribune qui lui servait de fenêtre, les gestes et la déclamation des prêtres qu'il avait entendus prêcher."

Il entra au Collège Royal de Dijon en 1812, et en sortit en 1819. En rhétorique, il remporta presque toutes les couronnes. Du lycée, il passa directement à l'école de Droit, où ses brillantes aptitudes le firent remarquer de ses condisciples et de ses professeurs.

Vers ce même temps, venait de se former, au sein de l'École de Droit de Dijon, un Cercle Littéraire qui prit le nom de *Société d'Études*, et qui embrassait le champ des lettres tout entier. Henri Lacordaire en faisait partie et les lauriers que lui acquit la supériorité de son talent le grandirent encore dans l'estime de ses amis et de ses rivaux. Ses doctrines et ses opinions respiraient parfois un libéralisme entaché d'exaltation, mais on l'a calomnié quand on l'a représenté à cette époque comme un démocrate sans croyance.

En réfutant l'erreur de Rousseau, qui prétend que l'état de société n'est pas l'état naturel de l'homme, il disait : "Ce système suivi dans toutes ses conséquences, mène au *suicide social*, c'est-à-dire au crime le plus grand que la pensée humaine puisse concevoir après le *déicide*."

Il écrivait ailleurs : "L'impiété conduit à la dépravation ; les mœurs corrompent enfantent les lois corruptrices, et la licence emporte les peuples vers l'esclavage, sans qu'ils aient le temps de pousser un cri. . . Prenons garde, il ne s'agit pas de la vie d'un jour, d'une tranquillité apparente, d'une vigueur accidentelle, qui se répand au dehors et se joue avec des triomphes. Quelquefois, les peuples s'éteignent dans une agonie insensible qu'ils aiment comme un repos doux et agréable ; quelquefois, ils périssent au milieu des fêtes, en chantant des hymnes de victoire et en s'appelant immortels."

Assurément, ce n'est pas là le langage d'un artisan de révolutions.

Toutefois, il n'était pas encore rendu à cette foi chrétienne qu'avait enseignée à son enfance la pieuse sollicitude de sa mère. Le jour de Dieu n'était pas encore venu.

Reçu avocat en 1822, il partit pour la Suisse, visita le Lac de Genève, le St. Bernard, Chamouni, la mer de glace ; puis à la fin de l'automne, il se dirigea vers la capitale de la France, où l'appelaient depuis longtemps ses juvéniles aspirations. Ce fut alors qu'il fit la connaissance de M. l'abbé Gerbet, aujourd'hui un des prélats distingués du clergé de France, et avec lequel il devait bientôt se lier de l'amitié la plus étroite.

Il plaida cinq ou six fois à la Cour d'Assises, au risque d'être cité devant le Conseil de Discipline, car il n'avait pas l'âge requis par les règlements. M. Berryer l'entendit un jour, et s'approchant pour le féliciter : "Fort bien, mon ami, lui dit-il, vous arriverez au premier rang, mais défiez-vous de la trop grande facilité que vous avez pour la parole."

Malgré les éclatants triomphes que moissonnait son éloquence, le jeune avocat tombait chaque jour dans un abattement inexprimable. La majesté de la pensée chrétienne travaillait en silence le fond de cette âme que rien du monde ne pouvait remplir. "Ma pensée, disait-il, est plus vieille qu'on ne croit, et je sens ses rides à travers les fleurs dont mon imagination la couvre. J'ai peu d'attachement pour l'existence, mon imagination me l'a usée. Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu. On me parle de gloire d'auteur, de fonctions publiques ; j'ai bien de semblables velléités ! mais franchement j'ai pitié de la gloire, et je ne conçois plus guère comment on se donne tant de peine pour courir après cette petite sottise. . ."

Plus tard, il écrivait à un ami : "Croiras-tu que je deviens plus chrétien tous les jours ? c'est une chose singulière que le

changement progressif qui s'est fait dans mes opinions ; j'en suis à pratiquer, et je n'ai jamais été plus philosophe. Un peu de philosophie éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène.

Rien n'est plus vrai, Messieurs, et si notre siècle compte tant d'hommes éloignés de la Religion, c'est que malgré ses prétentions, il compte fort peu de philosophes.

(A continuer.)

L'Het au Massacre ou l'Évangile Ignoré. (1)

Dernièrement nous attirions l'attention de nos lecteurs, sur l'apparition d'un nouveau *Recueil d'Œuvres Littéraires* et de *Légendes* tirées de l'histoire de notre pays, intitulé : *Soirées Canadiennes*.

Quatre livraisons ont déjà parues, toutes plus intéressantes les unes que les autres. Nous avions pensé d'abord, à en donner un léger aperçu, mais quelques soins que nous y eussions mis, nous n'aurions fait qu'affaiblir le mérite littéraire et le caractère primitif de ces œuvres de dévouement, en le dépouillant de ce charme légendaire, de ces vives couleurs et de cette simplicité naïve des récits du bon vieux temps qu'une froide et sèche analyse ne saurait reproduire. Il nous a donc semblé que nous n'avions rien de mieux à faire que de mettre sous les yeux de nos abonnés la première des trois jolies Légendes de M. T. C. Taché, comme un bel échantillon qui fera apprécier l'œuvre entière.

I.—LA PAIX.

C'était un an avant le premier voyage qui fit connaître à la France l'existence du fleuve Saint-Laurent. Les choses se passaient dans cette contrée giboyeuse et poissonneuse qui s'étend du Témiscouata au Méris, et depuis les hauteurs des terres jusqu'à la rive du Grand Fleuve.

Ce territoire faisait partie du pays des Micmacs, et les cent cinquante lieues de terrain comprises dans l'espace indiqué étaient échues en partage, comme endroit de pêche et de chasse, à une cinquantaine de familles de la tribu propriétaire.

Ces familles vivaient dans l'abondance de tout ce que les Sauvages d'alors concevaient de meilleur pour l'homme. Partout de l'original, du caribou, du castor, de l'ours, du loup-cervier, du vison, de la marte, de la loutre, du porc-épic. Les bois fourmillaient de lièvres et de perdrix. L'anguille, la truite, le touladi faisaient grouiller les lacs et les rivières. Puis, dans la belle saison, les eaux salées du Saint-Laurent fournissaient l'éperlan, le capelan, le hareng, la morue, le saumon, et donnaient encore le loup-marin et la pourcie. Enfin, comme le disaient, quelques années plus tard, dans le style naïf du temps, les *Relations* :— "Jamais Salomon n'eut son hostel mieux ordonné et policé en vivandiers" . . .

Le bouleau, dont l'écorce est la seule propre à la construction des canots et à la fabrication de certains ustensiles, le sapin, cet étron des chasseurs, et l'érable, à la sève sans pareille, abondaient dans toutes les parties de la forêt.

L'intelligente et vigoureuse race des Micmacs était bien capable de comprendre ces avantages et d'en profiter, pour mener vie insouciant et commode, au sein de cet nature grande et généreuse.

Déjà, depuis quelque temps, la chasse d'hiver était finie et

(1) L'histoire de *l'Het au Massacre*, nous montre, porté à son paroxysme, l'état de féroce barbarie dans lequel étaient plongés les Aborigènes de l'Amérique du Nord, avant l'arrivée des missionnaires.

déjà le poisson de mer avait fait son apparition. Les cinquante familles, dont nous avons parlé, avaient abandonné les sentiers plaqués des bois, emportant les peaux des animaux tués, la graisse et la viande boucannée d'orignal.

Selon l'usage, toutes s'étaient dirigées vers la Baie du Bic, pour y vivre quelques jours en commun de la vie de bourgade, avant de se disperser sur le littoral, le long duquel chaque petit groupe avait son poste désigné pour la durée de la belle saison.

Cette belle saison était décidément arrivée. . . . Les trembles, les ormes, les érables et autres arbres à feuilles caduques commençaient à mêler la couleur glauque de leur feuillage miroitant, à la couleur plus sombre des sapins toujours verts.

La Baie du Bic, sous l'influence du soleil et des grandes marées du printemps, s'était débarrassée de la glace qui, pendant l'hiver, avait enchaîné ses eaux et couvert son sein. Dans ce moment elle apparaissait toute belle, aux yeux contemplatifs des Sauvages, dans sa toilette printannière.

Aussi bien, est-ce un endroit d'un pittoresque ravissant que le Bic ! — Un Bassin assez vaste pour être majestueux ; assez petit pour pouvoir être embrassé d'un coup-d'œil : — une plage coupée de dentelures profondes, accidentée de platins, de caps et de falaises ; un arrière-plan de montagnes taillé profusément, comme tous les paysages de notre Canada, dans l'étoile du globe.

Deux belles rivières, descendant en cascades et en rapides des gorges voisines, viennent verser leurs eaux aux deux extrémités de la baie. Puis, du côté du large, une entrée rétrécie, bornée par deux caps élevés, rendue plus étroite encore par la présence de deux îlets escarpés et sauvages, se dessinant sur les grandes eaux du fleuve Saint-Laurent : — pour horizon, partie de l'île du Bic, à près de deux lieues au large, et la côte nord du fleuve, distante de neuf lieues.

C'était en face de cette nappe d'eau, sur un des plateaux qui bordent le rivage, au milieu d'un bois de sapins et de mérisiers, qu'étaient fixées, comme jetées à l'aventure, les cabanes en forme de pyramides arrondies des Micmacs.

De petits chemins circulaient au sein de la bourgade, et des sentiers, bordés de collets à lièrres, s'enfonçaient de distance en distance dans le bois.

On ne se pressait point à la bourgade du Bic ! On partageait les heures, entre la délicieuse nonchalance méditative des Sauvages et le travail du passage des peaux, de la confection des ustensiles et des articles de toilette.

On allait, cependant, avoir bientôt besoin de canots ; et la sève, forçant dans les veines des arbres, avait déjà rendu le boulevau facile à pleumer, depuis quelque temps.

Les jeunes hommes reprirent donc le chemin des grands bois, pour aller enlever aux énormes arbres les écorces propres à la confection de ces jolies barques sauvages si coquettes, véritables chefs-d'œuvre d'élégance et d'utilité.

On était au Bic depuis près d'un mois : — c'était par une matinée magnifique ; — le calme était partout dans l'air ; — un soleil de la fin de mai réchauffait la nature, faisait scintiller les eaux et gazouiller les oiseaux dans la feuillée.

Au campement micmac on jouissait comme la nature, les eaux et les oiseaux. — Aux portes des cabanes, les hommes s'occupaient nonchalamment à préparer le bois de cèdre des canots ; les enfants jouaient, en se roulant sans bruit sur le tapis des bois ; les femmes et les jeunes filles, pare-sousement assises au milieu des peaux soyeuses, confectionnaient des mocassins, des mitasses, des manteaux, ou brodaient des matachius (1) : les jeunes mères, ayant suspendu les *nâganes* (2) de leurs nourrissons à des branches d'arbres, détachaient de temps à autre l'œil et la main des racines qu'elles préparaient pour coudre les écorces, afin de don-

(1) Les *matachius* sont des ceintures et colliers, ornements des Sauvages.

(2) Les *nâganes* sont de jolies planchettes munies de lacets, de cerceaux et d'une courroie de porteur, sur lesquelles on emmaillote les enfants à la mamelle : espèces de hottes élégantes qui sont les berceaux des petits Sauvages.

ner un regard d'amour à leur progéniture et une impulsion de balancement à la *nâgane*.

Il n'y a rien de charmant comme cette vie de lézard au soleil : rien de gracieux comme les poses naturelles que prennent les torsos et les membres flexibles de ces enfants de la nature.

C'est chez les races primitives, ou chez les peuples qui ont conservé quelque chose de leur simplicité première, que les artistes vont chercher le mystérieux secret de ces lignes et de ces contours qui distinguent le dessin des maîtres.

2.—L'ALARME.

On se laissait vivre ainsi, demi-rêvant à part soi, demi-jasant de ce ton lent et tranquille qui caractérise la causerie de famille chez les Sauvages, lorsque deux des jeunes hommes du parti des écorces, arrivant de la forêt, jetèrent, au milieu de ce calme et de ce bonheur, la fatale nouvelle que, la veille au soir, un parti ennemi n'était qu'à une journée de marche de la bourgade ! . . .

Les guerriers, se redressant dans leur force et leur dignité sauvages et maîtrisant leur émotion, se contentèrent de répondre avec dédain : — *Almouts ! . . . Les chiens !*

La troupe des faibles poussa un cri de terreur !

Les femmes et les jeunes filles, entourées des enfants qui se pressaient sur elles, les jeunes mères, serrant sur leur sein les petits des *nâganes*, se précipitèrent, en pleurant, dans les cabanes, comme pour y chercher un refuge.

Pendant que ces trêles demeures, un instant auparavant si calmes, retentissaient des sanglots de ces malheureux, les guerriers, auxquels incombait la tâche de les défendre, ayant à leur tête les anciens, se consultaient sur ce qu'il y avait à faire en une telle conjoncture.

Le parti ennemi avait semblé nombreux ; il suivait un grand chemin de plaques conduisant directement au village ; c'était une route commune et constamment fréquentée. Selon les calculs des courriers il devait atteindre, le soir même et de bonne heure, la Baie du Bic.

Les gens des écorces étaient restés dans les bois, pour surveiller les envahisseurs et donner avis de leur approche quelques heures à l'avance.

Que faire ? — Huit heures à peine séparaient le moment actuel de celui où le cri de combat devait retentir !

L'ennemi venait à travers bois : — un expédient eût donc été certain ; c'eût été de descendre le fleuve en canot, et d'aller rejoindre les frères de Matane ; mais pour exécuter ce plan, il eût fallu une embarcation pour chaque famille, et toute la bourgade ne possédait, en ce moment, que cinq vieux canots, réparés pour l'usage journalier d'une situation comme celle dans laquelle se trouvaient les Micmacs une heure auparavant. La suite par terre, avec les vieillards, les femmes et les enfants, en présence d'un parti de guerre, était impossible.

La première chose que l'on fit, sans perdre de temps, fut d'équiper les cinq canots et d'expédier, avec des provisions abondantes, vers le bas du fleuve, sous la conduite de quelques vieillards, les femmes enceintes, les petits enfants à la mamelle et leurs mères : en tout à peu près trente personnes, les plus faibles et les plus dignes de pitié, qu'on soustrayait ainsi aux angoisses du moment et aux dangers de l'avenir.

Cela fait, il ne restait plus qu'à prendre la résolution de vaincre, ou de mourir en vendant chèrement sa vie. Telle fut aussi la détermination prise, à la suite de laquelle on se mit à imaginer les préparatifs d'une résistance désespérée.

Pendant que ceci se passait au sein de la malheureuse population, l'ennemi s'avancait, avec précaution, mais avec rapidité, à travers une route bien frayée, traversant un pays accidenté, mais de facile accès, ne présentant, sur le trajet suivi, ni lac, ni rivière considérable capable de causer de graves embarras.

Le plus difficile du chemin se rencontrait dans le voisinage immédiat de la Baie ; mais là, des sentiers, circulant dans les coulées des montagnes et convergeant vers la bourgade, sentiers que suivaient tous les jours les Micmacs allant au bois quérir ce qui leur était nécessaire, offraient à l'ennemi, non seulement un facile

moyen d'arriver, mais encore des avantages incalculables pour les combinaisons d'une attaque comme celle qu'il méditait.

III.—SUR LES PISTES.

Les Micmacs, restés dans le bois pour observer, avaient pu, faisant usage de leur intime connaissance des lieux et profitant de la confiance des ennemis, qui ne soupçonnaient aucunement la présence de batteurs d'estrade autour d'eux, se rendre un compte parfait de tout ce qu'il importait de savoir.

Dans la nuit du départ des deux courriers envoyés à la bourgade du Bic, les éclaireurs avaient facilement découvert que le parti qu'on avait sur les bras était un parti d'Iroquois, composé d'environ cent guerriers d'élite, ayant livré leur âme au carnage et à la dévastation.

Ces guerriers formaient, en toute probabilité, un groupe détaché d'une de ces grandes expéditions qu'à cette époque, et longtemps après encore, les nations iroquoises envoyaient dans toute la vallée du Saint-Laurent.

Bien rarement les Iroquois prenaient une autre route que celle du fleuve, quand ils venaient porter leurs armes jusqu'en ces endroits, pour la raison qu'ils ne connaissaient pas l'intérieur de la vaste étendue de pays qu'il leur aurait été nécessaire de parcourir et que, de plus, il eût fallu traverser le territoire des Abénaquis, tribu vaillante et aguerrie de la nation algonquine, qui ne laissait pas sur ses terres un facile passage aux ennemis de sa race.

Mais très-souvent les Iroquois, après avoir côtoyé les rives du Saint-Laurent, s'engageaient dans le cours des grandes rivières, afin d'aller giboyer, quand les provisions manquaient, ou attaquer les petites bourgades de l'intérieur, et même les familles distribuées par groupes au sein des pays de chasse.

Les Micmacs comprirent que les ennemis qu'ils avaient devant eux avaient dû prendre le haut pays par la grande rivière qu'on appelle aujourd'hui des Trois-Pistoles, puis s'engager dans cette autre rivière tributaire de la première et qui a nom Bouabouscache, jusqu'à ce que, voyant se multiplier les portages et trouvant sur les bords de la Bouabouscache le chemin plaqué (1) et récemment fréquenté des Micmacs, ils eussent laissé leurs canots, pour se mettre sur les pistes des familles dont le voisinage était, de cette sorte, clairement démontré.

Pour qui connaît l'intelligente faculté d'observation et l'acuité d'intuition des sauvages, il y a dans tout cela quelque chose de si naturel qu'on ne concevrait pas que les *coureurs* n'eussent pas de suite tout deviné.

Ces reconnaissances faites, les Micmacs se divisèrent en deux petites bandes.—L'une devait suivre les Iroquois sans se laisser découvrir, afin de prendre les devants à temps pour donner quelques heures d'avertissement, aux habitants des cabanes, de l'arrivée des ennemis, et se joindre aux autres guerriers, chargés de la défense du village.—L'autre bande, composée de cinq hommes choisis parmi les plus intelligents et les plus vigoureux, devait tourner l'ennemi, observer ses brisées, prendre, si possible, préalable indemnité de vengeance, et assurer les moyens de rendre cette vengeance complète. Suivons un peu ces derniers dans leur mission, aussi délicate et difficile que dangereuse.

Après une demi-journée de marche forcée dans le chemin parcouru par les ennemis, les cinq Micmacs arrivèrent sur le bord de la rivière Bouabouscache, dans un endroit où les pistes des Iroquois s'arrêtaient tout-à-coup.

Les sauvages s'attendaient à cela ; aussi ne furent-ils nullement surpris.—Puis, ils connaissaient si bien cette forêt de leur pays qu'il n'était presque pas possible, pour homme ou bête, d'en rompre une branche sans qu'ils s'en aperçussent. A la suite d'un examen minutieux des bords de la rivière, ils avaient découvert les traces défigurées d'une descente sur la rive sud de la Bouabouscache, d'où les Iroquois, mûrchant dans l'eau, avaient atteint

(1) On sait que le mot *plaque* signifie, dans le langage des forêts une marque particulière faite sur les arbres et servant d'indication ; un *chemin plaqué* est un sentier marqué de plaques.

un gué de rocailles conduisant au chemin pris par eux pour aller au Bic.

D'autres pistes, rendues méconnaissables pour tout autre que des sauvages, menèrent les Micmacs à un amas de branchages, masqué par des *arrachés*, au pied d'un petit rocher, sous lequel ils trouvèrent entassés vingt canots iroquois, bien différents par la forme des embarcations de la contrée.

Ces canots étaient là, avec les perches et les avirons ; mais il n'y avait rien autre chose.—Cependant, il était impossible que les Iroquois eussent emporté au Bic avec eux tout le bagage et surtout les provisions nécessaires à une expédition lointaine en pays inconnu.—On les avait observés, du reste, et ils n'étaient point surchargés.

C'est la coutume des sauvages, quand ils sont obligés de laisser dans les bois les objets qui leur sont d'une utilité première, de ne pas tout mettre dans le même endroit :—c'est ce qu'on appelle faire plusieurs *caches* ou *cachettes*.

Les Micmacs continuèrent donc leurs recherches et finirent par découvrir le lieu d'une autre descente, sur la rive nord de la Bouabouscache, à une assez grande distance de l'endroit occupé par les canots, et par trouver la cache des provisions et bagages des Iroquois.

On a tout vu !

Le conseil maintenant !

Puis de suite l'action !

Les sauvages,—comme tous les hommes contemplatifs,—possèdent cette faculté précieuse de concentration, nécessaire à l'unité de but et à la fermeté d'exécution, qu'on appelle le caractère. Cette qualité se développe chez l'homme qui se recueille, et voilà pourquoi nos sociétés modernes, les moins recueillies, les plus avides de bruit et de frivolités, les plus répandues au dehors, sont aussi, de toute l'histoire, les plus pauvres en grands caractères.

Mettant à profit, dans ce moment, cette qualité si développée chez le sauvage, nos Micmacs firent taire toutes les inquiétudes qu'ils ressentaient pour tant d'êtres si chers laissés derrière eux, et devisèrent des moyens à prendre, tout comme s'il n'y avait eu au Bic rien autre chose qu'un parti d'ennemis exécrés à détruire.

A deux journées de canot se trouvait une bourgade amie de la tribu maléchite.

La Bouabouscache se décharge, comme on l'a vu, dans la Rivière Trois-Pistoles :—en remontant cette dernière rivière, on arrive à un petit lac, d'où, par un portage de quelques centaines de pas, on tombe dans la chaîne des lacs Acheberache d'un aspect si curieux. De ces lacs, au moyen de la rivière du même nom, on descend dans le grand lac Témiscouata, qui décharge ses eaux dans l'Aloustouc par la belle rivière Madaouaska.

A part la navigation, peu longue mais *portageuse*, de l'Acheberache, la route indiquée se parcourt en canot avec la plus grande aisance : à peine quelques courts et faciles portages viennent-ils interrompre l'action de la perche et de l'aviron : plus de la moitié du trajet se fait à travers les eaux dormantes des lacs. C'est la communication naturelle entre les deux vallées du Saint-Laurent et de l'Aloustouc.

C'était à l'embouchure de la Madaouaska, à l'endroit aujourd'hui nommé le *Petit Saul*, qu'était situé en ce moment le village maléchite dont on vient de dire un mot.

On sait que les Maléchites sont frères des Micmacs, dont ils diffèrent cependant par le dialecte, et un peu par les usages. Ils ont aussi une manière particulière de confectionner les articles à leur usage :—encore aujourd'hui, on reconnaît de loin les canots maléchites, par la forme qui les distingue des canots des autres tribus.

Les Maléchites, comme tous les Algonquins, avaient une haine profonde pour les Iroquois ; cette haine, richement payée de retour, aurait amené de bien plus fréquentes rencontres entre ces sauvages, si les Iroquois, si nombreux, avaient mieux connu le pays des Maléchites.

Les cinq Micmacs, en prenant la résolution d'aller demander

du secours aux guerriers de la Madaouaska, étaient donc certains de leur fait. Sans perdre un instant, deux d'entre eux parlèrent sur un des canots iroquois, pour aller convier leurs frères à une chasse aux ennemis. Les trois autres restaient sur les bords de la Bouabousèche pour accomplir la triple mission — de détruire les canots et les provisions des Iroquois, — de préparer des embuscades et des sentiers de retraite, — d'effacer les traces de leur passage et de leur présence en ces lieux, et de surveiller le retour de l'ennemi, afin de prévenir toute surprise.

IV. — LA GUERRE.

Retournons présentement au Bic.

Les Iroquois arrivèrent dans le voisinage immédiat de la Bourgade, le jour même dont on vient de lire en partie l'histoire, un peu avant le coucher du soleil.

Ils ne se croyaient pas découverts et s'attendaient, d'après tous les signes observés par eux, à surprendre les Micmacs dans l'abandon de la sécurité la plus parfaite.

C'était l'heure où, sur les bords de la mer, les goélands redoublent leurs cris, comme pour saluer d'avance la fin du jour ; l'heure où les corneilles se réunissent au haut des airs et prennent, dans une ronde bruyante et fantasque, leurs derniers ébats, avant de s'aller *brancher* pour la nuit !

Arrivés à une courte distance du rivage de la Baie, les Iroquois avaient examiné les petits chemins convergeant vers le village ; puis ils avaient partagé leur troupe en plusieurs bandes.

Altérés de sang, marchant à pas de loup, retenant leur haleine, le corps penché en avant, plongeant leurs regards de chats-sauvages à travers les interstices de la forêt, l'oreille tendue à tous les bruits, le casse-tête à la main, . . . ils s'avançaient, dans les divers sentiers qui conduisaient aux cabanes, resserrant à chaque instant le cercle formé par leur ordre d'attaque.

Ils arrivent ! Mais, à leur rage, ils ne trouvent plus que les vestiges d'un campement, qu'on aurait cru délaissé déjà depuis plusieurs jours. Mettant à profit ce qui reste de la lumière du jour, ils cherchent la lisière du bois, les rivages de la Baie ! . . . Rien ! . . . Ils écoutent ! . . .

Nul autre bruit que celui de la lame d'une mer calme qui caresse le rivage ; — que ces murmures, concert du soir d'un beau jour, dans les bois au bord des eaux !

Réunis sur la plage, après des recherches qui leur font croire à une méprise complète, ils jettent un regard distrait, mais frappé néanmoins, sur la belle nappe d'eau qui emplit le bassin du Bic, et qu'éclairait en ce moment les derniers reflets du crépuscule. Ils hument, dans leurs poitrines fatiguées et haletantes, cet air vivifiant des bords de la mer chargé des émanations du *salange* et des varechs.

Puis, rentrant dans le bois, ils vont s'emparer de la clairière qu'occupaient le matin les cabanes de Micmacs, pour préparer la sagamité du soir, et se livrer aux réflexions inspirées par leur mésaventure, avant de prendre leur repos de la nuit.

Cette nuit fut calme ! Les sentinelles, que les Iroquois avaient toujours le soin d'entretenir au guet, n'entendirent rien, . . . que les cris lugubres du hibou attiré par l'odeur de la fumée du campement : — elles ne virent rien, . . . que l'aurore boréale, si belle en ces endroits, quand elle fait jouer ses *marionnettes* dans l'azur du ciel.

Elle parut longue, cette belle nuit, aux gens qu'elle voyait réunis autour de la baie du Bic, et le sommeil de ceux-ci ne se ressentit guère de la douce paix répandue dans la nature.

Enfin l'aurore parut, promettant un jour pur et serein ; mais elle fut saluée par un hurlement horrible, parti du côté du large, auquel répondirent des hurlements semblables répétés par les échos des montagnes d'alentour.

C'était le cri de guerre des Iroquois !

Un de leurs chefs avait, au point du jour, laissé sa couche, rendue brûlante par l'agitation de son esprit, pour aller respirer le frais sur le rivage de la Baie.

Il avait trouvé le bassin à sec : — la mer était basse ! — La

basse marée, dans un endroit comme celui-ci, est un phénomène qui toujours surprend ceux qui vivent loin des bords de la mer.

Le sauvage, en s'avancant sur la batture que la veille au soir il avait vue couverte d'eau, crut découvrir aux premiers rayons de la clarté matinale, des empreintes que le flot n'avait point tout à fait effacées.

Il put même suivre une espèce de batture se dirigeant vers le large. — Il eut un soupçon ! Se couchant à plat ventre sur les galets, il darda son regard perçant dans la direction des traces imprimées sur le sable et la vase.

Grâce à la froidure du matin, il vit comme une vapeur qui s'élevait de l'extrémité escarpée d'un des îlets du large qu'on pouvait atteindre en ce moment à pied sec. Plus de doute ! . . . Ces pistes, c'étaient celles des gens de la bourgade abandonnée ! . . . Cette vapeur, c'était l'effet de la respiration d'un grand nombre d'êtres animés réunis dans un étroit espace ! Les Micmacs étaient là ! — Donc il était impossible pour eux d'échapper !

C'est alors que l'Iroquois avait poussé ce hurlement qu'avaient répété les autres Iroquois, en saisissant leurs armes.

Aucun cri ne répondit de l'îlet que le chef, un instant plus tard, indiquait à ses gens accourus en armes autour de lui.

Mais qui eût alors plongé ses regards dans la caverne, que l'on voit encore dans le flanc escarpé du rocher, aurait été témoin d'un spectacle déchirant.

Dans un étroit espace, bordé de gros blocs détachés et s'enfonçant dans le roc, des femmes et des enfants, pressés les uns contre les autres, étouffaient des sanglots que comprimaient sur leurs lèvres le regard et le geste d'hommes de guerre prêts au combat.

Les Iroquois employèrent quelque temps à se préparer, et dans l'intervalle la marée, cette porteuse d'eau qui ne s'arrête jamais, s'était mise à monter. C'était une circonstance dont les guerriers micmacs comptaient bien profiter ; parce qu'elle diminuait pour leurs ennemis les avantages d'un nombre beaucoup plus que double.

Quand les Iroquois, en ordre de bataille, prirent le chemin de l'îlet, assez éloigné de terre ferme, tous les Micmacs en état de porter les armes, les guerriers en tête, sortirent des rochers et, poussant le cri de leur nation, vinrent se placer sur la petite batture qui forme l'atterrage de l'îlet, appuyés des deux côtés sur la marée montante.

Les Iroquois, bien que certains de la victoire, sentaient néanmoins que des hommes braves, ayant derrière eux leurs femmes et leurs enfants, n'étaient point un ennemi dont on put se promettre d'avoir bon marché. Aussi marchaient-ils en bon ordre et lentement, et mirent-ils un temps assez long à parcourir la distance de plusieurs centaines de pas qui les séparait de leurs adversaires.

Les deux partis sont maintenant à portée d'arc : — les flèches se croisent dans l'espace qui les sépare : — le sang commence à couler : — des combattants tombent gravement blessés : — d'autres s'arrêtent pour arracher, de leurs membres nus, les pointes acérées qui en mordent les chairs !

L'avantage est aux Micmacs qui attendent, de pied ferme et dans la meilleure position possible pour mesurer leurs coups, un ennemi qui marche sur un sol inégal et mouvant.

Le flot, qui monte toujours, empêche d'ailleurs les Iroquois de se déployer : — alors, jetant leurs arcs aux hommes des derniers rangs, ils saisissent leurs tomahaks et s'élancent en hurlant sur leurs ennemis. Ceux-ci leur font beaucoup de mal par une dernière volée de flèches tirées de près, puis les reçoivent, en poussant leur cri de guerre, le casse-tête au poing.

Ce fut un choc terrible . . . On eût entendu le bruit des tomahaks se heurtant, brisant les crânes et fracturant les os . . . On eût vu les affreuses blessures produites par les horribles armes de ces sauvages, dans cette lutte, la millième répétition de celles qui, tous les ans, à cette époque et longtemps encore après, ensanglantaient le sol de notre pays.

Les Iroquois ne purent pas entamer la phalange des Micmacs qui se battaient avec un courage et un sang-froid admirables.

Alors les premiers, sentant l'impossibilité d'une prompte victoire et voyant la marée prête à boucler derrière eux, se retirèrent en bon ordre ; mais poursuivis par les flèches et les moqueries de ceux qu'ils venaient attaquer de si loin.

Il y avait, de chaque côté, quelques morts et beaucoup de blessés : les deux partis étaient du reste presque épuisés de fatigue ; car ces luttes, corps à corps, avec des armes dont l'effet dépendait de l'impulsion donnée à force de muscles, étaient bien autrement fatigantes que les exercices de nos combats d'aujourd'hui.

Chacun emporta ses blessés. . . Les cadavres restèrent sur le fond, pour rouler et disparaître sous l'eau montante, et repaître, livides et maculés, à la prochaine marée basse !

Les Iroquois, confus, mais comptant sur leurs forces, n'avaient qu'à se reposer et se refaire : il n'en était point ainsi des Micmacs.

Les pertes de ceux-ci, bien que moins nombreuses, étaient, cependant, relativement plus considérables et avaient, naturellement, porté sur les meilleurs hommes de leur troupe composée de toutes gens. Les Micmacs comprenaient que les Iroquois se garderaient bien de commettre, une seconde fois, la faute d'attaquer à la marée montante. Ils ne se sentaient plus de force à rencontrer leur implacable ennemi à poitrine découverte.

Après un court conseil tenu par les guerriers, on ordonna aux femmes d'élever, en avant de la caverne, une espèce de retranchement. L'endroit était assez propice à l'érection de travaux de ce genre. — En face et en côté de la grotte étaient rangés, comme circonscrivant une étroite enceinte, de gros blocs de rochers qu'on dirait autant de menhirs druidiques. Il s'agissait de barricader les espaces laissés entre ces blocs de pierre et de rehausser le tout, à la manière adoptée par les sauvages pour ces sortes de fortifications. Les perches de ouigouams, certains ustensiles et le bois qu'on put se procurer, en dépouillant les flancs de l'Îlet des petits sapins qui s'élevaient çà et là des crevasses des rochers, servirent à construire une double palissade, dans l'interstice de laquelle on empila des cailloux, du sable, des peaux, et jusqu'aux bagages et provisions des familles.

Les heures de répit, données par le flux et le reflux de la mer, furent si bien mises à profit, que la nouvelle marée basse trouva les Micmacs entourés d'un rempart qui leur permettait d'employer à la défense les blessés, les femmes et même les enfants d'un certain âge, . . . qui derrière la palissade, . . . qui sur les escarpements des rochers, . . . les plus forts défendant les abords du côté de l'eau.

Les Iroquois, ayant vu de loin exécuter ces préparatifs, et ne connaissant pas les lieux, ne s'imaginaient pas qu'ils pussent être aussi effectifs qu'ils l'étaient en effet.

Profitant de la première occasion offerte par le jusant, ils reprirent sur la batture le chemin de l'Îlet.

L'attaque fut plus savante et plus longue ; mais on se battait contre des adversaires retranchés, et, cette fois encore, elle demeura infructueuse.

Il y eut inévitablement des tués et des blessés de chaque côté. Comme la première fois, les pertes des Micmacs, plus faibles numériquement, les laissèrent dans une position de plus en plus désespérée.

Les Iroquois avaient trop compté sur leur supériorité, et n'avaient point eu recours à tous les moyens qui auraient pu les rendre promptement victorieux. A cause de la nature des lieux, on ne pouvait combattre qu'à la marée : car l'Îlet escarpé baigne ses pieds dans l'eau dont il reste environné toujours et partout, à l'exception d'un espace assez limité qui assèche en dos d'âne à mer basse, et fait suite alors à la batture de la Baie.

Le jour allait finir : — il ne pouvait être question d'une attaque de nuit, — et la crainte des assaillants était, maintenant, que les Micmacs, qu'ils savaient hors d'état de résister, ne voulussent tenter de s'échapper de l'Îlet, à la faveur des ténèbres, pour se répandre dans les montagnes voisines de la Baie, afin de courir,

chacun pour soi, les chances d'échapper aux dangers auxquels ils étaient tous certains de succomber, en restant ensemble.

Dans cette préoccupation, les Iroquois passèrent une partie de la nuit à suivre la marée sur la batture. En voyant, à pareille heure et dans pareil lieu, leurs silhouettes étranges aller et venir courir et s'arrêter, on eût cru assister au sabbat et voir une de ces réunions infernales des sorciers et de leurs compères des vieilles légendes d'Europe.

Le jour parut, et avec le jour un nouveau jusant, dont se hâtèrent de profiter les Iroquois.

Leur troupe, arrivée à la distance d'un peu plus qu'un trait de flèche du rempart micmac, s'arrêta. Alors les malheureux habitants de la caverne, désormais défendue par des vieillards, des femmes, des enfants et quelques guerriers blessés, virent un certain nombre d'Iroquois allumer d'énormes flambeaux d'écorce, puis, toute la bande s'avancer vers les retranchements, à la course et dans un ordre particulier.

Les porte-flambeaux étaient accompagnés chacun de deux guerriers, tenant au-devant d'eux des claies en guise de boucliers : ils étaient soutenus par le reste de leurs frères qui, armés d'arcs, balayaient le rempart.

Bientôt après, la faible palissade était en feu ! . . . Les Iroquois, retirés à une centaine de pas, le tomahak levé, poussant des ricanelements de démons, attendaient que leurs victimes sortissent du milieu des flammes pour les immoler.

La chose ne se fit pas longtemps attendre ; tous ceux d'entre les Micmacs, hommes et femmes, que la faiblesse, la terreur ou des blessures graves ne condamnaient point à être suffoqués, s'élançèrent avec l'énergie du désespoir contre les Iroquois ; ceux-ci n'eurent point de peine à vaincre, mais là encore, ils perdirent quelques-uns des leurs et eurent plusieurs blessés.

Tous les Micmacs, sans distinction d'âge et de sexe, périrent, étouffés dans la caverne ou massacrés par les Iroquois. Leurs cadavres, mutilés et privés de chevelures, restèrent là pour être la pâture des renards et des corbeaux, sur l'étroite rive et dans le creux de ce rocher qui reçut de cet événement le nom d'Îlet au Massacre, qu'il conserve encore aujourd'hui.

(A CONTINUER.)

— Les trésors de Cornélius à Lapidé, extraits de ses commentaires sur l'écriture sainte à l'usage des prédicateurs, des communautés et des familles chrétiennes, par l'Abbé Barbier en quatre volumes in-8, brochés, \$8.

Le même relié, \$10.

Nouvelle Explication du Catéchisme de Rodez, divisée en instructions pouvant servir de prêches, avec de nombreux traits historiques puisés aux meilleures sources, à la suite de chaque instruction, par M. Noël, vicaire général du Diocèse de Rodez, 6 volumes in-12, brochés \$6.

Le même relié, \$8.

On se procure ces ouvrages à la librairie de J. B. Rolland et Fils.

Ces messieurs reçoivent en ce moment leur importation de livres de théologie, d'histoire, de littérature et de sciences que nous nous proposons de faire connaître à nos lecteurs plus tard.

ENIGME.

Si vous croyez que sans argent
On ne saurait vivre content,
C'est bien le comble du désir :
Peut-on rien trouver de plus fou ?
Pour moi, quand je n'ai pas le sou,
Alors je ne fais plus que rire.